

" SUBJUGUE ET BOULEVERSE " LIBÉRATION ★★★★★

" ON A RAREMENT VU DE SCÈNE FINALE PLUS SAISSANTE, SOMMET DE FIERTÉ, DE RÉBELLION ET DE FUSION SACRÉE "

TÉLÉRAMA 

" VOUS FRAPPE COMME UNE BOURRASQUE AU SOUFFLE ABRASIF "

NOUVEL OBS ★★★★★

" UN FINAL ENVOÛTANT "

LE PARISIEN ★★★★★

" FASCINE AUTANT QU'IL ÉMEUT "

POSITIF ★★★★★

" UNE INDÉNIABLE RÉUSSITE QUE CE GONE GIRL MOVIE LABYRINTHIQUE GÉNÉREUSEMENT PEUPLÉ DE SECRETS ET DE MYSTIQUE "

LES INROCKS ★★★★★

" CE FILM EST UNE MERVEILLE, SON PRIX CANNOIS UNE JUSTE RÉCOMPENSE. "

DAUPHINÉ LIBÉRÉ ★★★★★

" THRILLER AU SUSPENS RETENTISSANT, ÉSOTÉRIQUE, IL HYBRIDE LES GENRES AVEC GRÂCE ET MONTRE LE NÉPAL SOUS UN JOUR INÉDIT. "

SO FILM

" UN SUPERBE PANORAMA NÉPALAIS. INTENSE, SURPRENANT ET PUISSANT "

FRANCE INFO CULTURE

" UN MAGNIFIQUE PROPOS SUBLIMÉ PAR UNE ADMIRABLE PHOTOGRAPHIE "

LA TRIBUNE DIMANCHE

" CETTE DÉCOUVERTE SAISIT DÈS SA VISION ET NE LÂCHE PLUS SON SPECTATEUR "

BANDE À PART ★★★★★

" UNE PLONGÉE AUSSI DÉROUTANTE QUE FASCINANTE "

LES FICHES DU CINÉMA ★★★★★

" SUBLIME. L'AVÈNEMENT D'UN JEUNE CINÉASTE. "

LES FICHES DU CINÉMA ★★★★★

" UN FILM HISTORIQUE. DES ACTRICES ÉPATANTES ET UN SUJET TRAITÉ AVEC JUSTESSE. "

COURRIER INTERNATIONAL

" D'UNE PUISSANCE INOÛÏE. LE FILM BRILLE D'UN ÉLAN QUEER ET POLITIQUE "

TROISCOULEURS

" UNE PUISSANCE ROMANESQUE, ESTHÉTIQUE ET ÉMOTIONNELLE FOLLE "

VOICI ★★★★★

" UN FILM RARE, UNE RÉUSSITE INCONTESTABLE "

À VOIR À LIRE

" PUSHPA THING LAMA, MAGNÉTIQUE "

V.O.

" PLEIN DE FORCE ET DE DIGNITÉ, DÉPAYSANT. "

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

" RESTE (TRÈS) LONGTEMPS EN TÊTE APRÈS VISIONNAGE "

CULT NEWS

**LES ÉLÉPHANTS
DANS LA BRUME**

UN FILM DE ABINASH BIKRAM SHAH



LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME

UN FILM DE ABINASH BIKRAM SHAH

Télérama

CINÉMA



Les Éléphants dans la brume

Abinash Bikram Shah

Matriarche d'une communauté transgenre du Népal, Pirati enquête sur la disparition de sa « fille ». Une fascinante immersion sous forme d'un thriller.

 Elles se taquent, se poursuivent, en traversant la jungle jusqu'à leur village, riant de leur peur des éléphants : Pirati et sa « fille » sont des Kinnar, cette communauté traditionnelle des personnes du troisième sexe, qui, au Népal, vivent à la marge mais sont vénérées pour leur pouvoir de bénédiction. Pirati (formidable Pushpa Thing Lama, trans et militante de la cause LGBTQIA+ dans son pays) prend très à cœur son statut matriarcal, mais, faisant fi de son obligation de chasteté, aime un homme à la ville et envisage, dans ce décor de béton et l'anonymat qu'il procure, une liberté nouvelle. Le

jour où l'une de ses protégées disparaît, elle se met en enquêtrice têtue, guerrière, face à l'hostilité des villageois, déchirée entre ses responsabilités et son envie d'une vie normale...

Nous sommes au sud du Népal, avec ses plaines et ses forêts, son agriculture, ses rituels initiatiques et de protection, ses arbres sur lesquels on peint des yeux pour décourager les éléphants de saccager les récoltes. Mais ce premier long métrage – et premier de l'histoire du pays à figurer dans la Sélection officielle au Festival de Cannes, ayant remporté en mai dernier le Prix du jury Un certain regard – va bien au-delà de son intérêt

documentaire. Un peu à la manière du maître taïwanais Hou Hsiao-hsien, le jeune réalisateur s'attache à chaque relation intime, douce ou insolente – les « filles » sont très rock and roll –, de ses personnages dans leur environnement, puis s'enfonce dans la brume d'un thriller de l'intolérance tendu et atmosphérique. Esthétiquement, c'est superbe, avec ce bleu presque surnaturel qui nimbe les tenues chatoyantes de ces Kinnar et la nature où résonnent les pas des éléphants. On a rarement vu séquence finale plus saisissante, sommet de fierté, de rébellion et de fusion sacrée, quasi mythologique. ► Guillemette Odicino | *Tinhārū*, Népal (1h47) | Scénario : A. Bikram Shah. Avec Pushpa Thing Lama, Deepika Yadav, Jasmin Bishwokarma.

Pushpa Thing Lama, actrice au cœur d'un film déroutant, Prix du jury Un certain regard à Cannes.



Pirati de la communauté kinnar. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

«Les Eléphants dans la brume», la menace fantôme

Le népalais Abinash Bikram Shah suit une communauté de femmes transgenres dans un thriller bouleversant qui dissèque les mécanismes de transphobie et d'exclusion.

Pirati n'est pas une mauvaise mère. Aimante, patiente, rigoureuse, elle est présente, toujours pour ses trois filles, même Apsara, la plus rebelle – celle qui a sa préférence affective, manifestement. Mais ces derniers temps, elle est un peu fuyante, comme si quelque chose d'autre que sa famille, son foyer, sa communauté la préoc-

cupait. Parfois même, elle disparaît, des jours, des nuits durant...

Guérisseuses. Pirati a trouvé l'amour avec un percussionniste de passage dans le village du Népal où elle et sa famille ont élu domicile; et elle envisage de partir, un jour prochain, avec lui, pourquoi pas à Delhi, loin des éléphants qui zo-

nent dans la jungle alentour, et font peser la menace de raids soudains à chaque instant. Mais partir reviendrait à les trahir, toutes, ses filles, ses amies, sa maîtresse spirituelle; à se trahir elle-même aussi, désavouant le rôle essentiel qu'elle en est venue à jouer au sein de sa communauté kinnar, où l'abstinence est obligatoire, au point où la gourou envisage de la désigner comme sa successeuse. Une nuit, alors qu'elle est avec son amant, elle néglige de répondre aux appels d'Apsara. Quand il sera avéré qu'elle a disparu après s'être aventurée dans la jungle, Pirati se lancera dans une enquête pour la retrouver, qui mettra au jour les démons au travail pour saper l'harmonie entre les gens du village et les Kinnars. Une entente précaire, de fait, tissée d'ignorance et de crainte, car Pirati et les siennes sont aussi des figures spirituelles, des guérisseuses qui apportent la bonne fortune ou le mauvais œil sur les récoltes ou les enfants à naître; elles sont des femmes trans ou non-binaires, adoratrices de Bahuchara Mata. *Les Eléphants dans la brume*, dont le cinéaste népalais Abinash Bikram Shah dit avoir eu l'idée en faisant défiler, pendant la pandémie, des vidéos de femmes de la communauté kinnar, dépeint en détail leur «place paradoxale au sein des sociétés d'Asie du Sud», où elles sont «sans cesse repoussées aux marges de la société, et pourtant invitées dans les moments les plus intimes». Mais loin de s'en tenir à la reconstitution de la communauté sur la-

quelle il oriente un coup de projecteur inédit (le casting mêlant Kinnars, dont l'interprète de Pirati, Pushpa Thing Lama, et femmes trans non-Kinnar), le film raconte le point de rupture puis la percussive de plein fouet avec la société népalaise – celle qui veille sur la forêt et organise des battues rituelles pour tenir à distance les éléphants.

Catharsis. Le film assumant bien sûr la métaphore dans son titre – les éléphants tapis sont ceux qui menacent à chaque instant Pirati et les siennes, queer et magiques, magiques car queer et différentes. Jusqu'au retournement final en forme de catharsis, tragique car elle ne trompera personne: c'est dans sa description scrupuleuse de la haine et des discriminations, dans l'exposition de leurs mille mécanismes des plus insidieux aux plus outranciers à tous les niveaux de la société, que *les Eléphants dans la brume* subjugue et bouleverse.

D'où cette étiquette de thriller qu'on lui a accolé depuis sa découverte à Cannes, où il a reçu le prix du jury. Un certain regard, quand bien même son récit colle aux basques sans discontinuer au destin d'une mère à laquelle on a arraché sa fille; et à laquelle on dénie même le droit au deuil et à la douleur.

OLIVIER LAMM

LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME D'ABINASH BIKRAM SHAH, avec Pushpa Thing Lama, Aliz Ghimire... 1h 43.

« Les Eléphants dans la brume » : un superbe coup d'essai pour ce film népalais sur les démons de l'intolérance

Critique Drame par Abinash Bikram Shah, avec Pushpa Thing Lama, Sahab Din Miya (Népal, 1h47).
En salle le 23 septembre ★★★★★



Ce premier film népalais gronde de colère et vous frappe comme une bourrasque au souffle abrasif. Récompensé du prix du jury à Un certain regard, inspiré d'une réalité souvent caricaturée, il nous plonge au sein de la communauté Kinnar. Des femmes nées dans des corps d'hommes, redoutées et fétichisées, auxquelles une ancestrale culture mystique des dons spirituels de malédiction et de bénédiction. Lorsqu'une de ses filles disparaît, Pirati, mère inquiète et protectrice de cette tribu bigarrée, décide de partir à sa recherche. Sa quête réveillera les démons xénophobes et homophobes. Interprété avec une intensité faussement calme par une militante des droits LGBT, le drame débute comme un documentaire ethnologique au regard acéré avant de se transformer en fable tragique et fantastique, pour s'achever par un inoubliable épilogue, épique et rageur. Superbe coup d'essai.

Par Xavier Leherpeur

LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME d'Abinash Bikram Shah

Peuplé de secrets et de mystique, ce thriller népalais au sein d'une communauté de femmes transgenres est une indéniable réussite.

Le Népal compte parmi ces pays où est plus ou moins acceptée, non pas par les poussées du progressisme contemporain mais par la coutume et les mœurs immémoriales, l'existence d'un troisième genre, reconnu jusque dans l'état civil depuis 2008. Des personnes assignées hommes à la naissance mais développant une identité féminine se regroupent en communautés sous le nom de Kinnar, bénéficiant d'une certaine reconnaissance

de la société qui leur prête notamment un rôle religieux – lié à la déesse hindoue de la fertilité, Bahuchara Mata – tout en les marginalisant sourdement. Ce premier film s'installe donc dans cette réalité, qu'il documente évidemment avec soin en même temps qu'il y niche un récit qui vient la complexifier, voire la fragiliser : la communauté représentée est dirigée par Pirati, qui cache à ses ouailles son amour pour un homme pour lequel la matriarche hésite à tout

LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME

UN FILM DE ABINASH BIKRAM SHAH

quitter, car cette relation est contraire à sa foi. La disparition soudaine d'une jeune protégée, Apsara, déclenche une sorte de thriller ouaté, comme engourdi par la lourdeur de l'air et la rigidité sociale, puisque l'enquête va se heurter aux réticences de toutes les structures en place à se soucier du sort d'une Kinnar. Indéniable réussite que ce *gone girl movie* labyrinthique, généreusement peuplé de secrets et de mystique, où la menace d'une attaque d'éléphants sauvages plane à la fois comme un danger, une promesse et une certaine image du film lui-même : ici rôdent des forces nouvelles. Un animal rarement représenté sur le mode du prédateur alpha ou de la destruction en meute peut soudain déferler de toute sa puissance ; des communautés marginalisées, soudées quoique de façon ambiguë, sans aucune solidarité simpliste, peuvent se sublimer dans l'assouvissement d'une vengeance, dans un regard qui épouse d'un même mouvement l'amour et la violence.

Théo Ribeton

Les Éléphants dans la brume d'Abinash Bikram Shah, avec Pushpa Thing Lama, Deepika Yadav, Jasmin Bishwokarma (Nép., Fra., All., Bré., Nor., 2026, 1 h 43). En salle le 23 septembre.

Les
Inrockuptibles



LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME

COMMENT FILMER LA CONTRADICTION ?

Première entrée népalaise dans la sélection officielle cannoise, le long-métrage **LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME** signe aussi l'avènement d'un jeune cinéaste, Abinash Bikram Shah, qui met sa sensibilité au service d'une colère saine. Rencontre.

LES
ÉLÉPHANTS
DANS LA
BRUME
23.09.26

1/2

Bien qu'il s'agisse de son premier long, Abinash Bikram Shah n'a rien d'un débutant. Coscénariste chevronné, notamment aux côtés de son compatriote Min Bahadur Bham, et auteur de trois courts-métrages, il s'est fait remarquer au Festival de Cannes 2022 avec **LORI**, couronné d'une mention spéciale. Une ligne de force se dessine déjà chez ce jeune cinéaste inspiré par Hou Hsiao-hsien et Satyajit Ray : la tension entre la douceur apparente d'images naturalistes aux tons pastel, et une rage contenue qui ne demande qu'à surgir. C'était le cœur de **LORI**, où les berceuses d'une mère à sa fille masquaient le cercle vicieux de l'oppression patriarcale. Avec **LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME**, il s'immerge au sein de la communauté kinnar – le troisième genre reconnu par l'État népalais – dans un thriller sensible sur la contradiction d'une existence oscillant entre vénération et rejet. Ardent, Bouillonnant, Saisissant : ABS. Retenez bien ces initiales, car **LES ÉLÉPHANTS DANS LA BRUME** est l'acte de naissance d'un grand du cinéma mondial.

Comment est née l'idée de réaliser un film sur la communauté kinnar ?

Abinash Bikram Shah : C'était en 2020, en plein confinement. Pour échapper au climat anxiogène des informations, je passais beaucoup de temps sur les réseaux sociaux. C'est là que j'ai découvert les vidéos TikTok de femmes kinnars : leur humour et leur légèreté étaient un exutoire formidable face à la crise. Pourtant, le contraste était saisissant entre l'antidote qu'elles offraient et la violence des commentaires transphobes qu'elles subissaient en retour. Intrigué, j'ai décidé d'aller à leur rencontre pour voir si une histoire s'y cachait. Sur place, j'ai compris qu'elles aussi utilisaient ces vidéos pour fuir la lourdeur du COVID. Mais ce qui m'a profondément bouleversé, c'est leur sens de la solidarité. Exclues par la société ou rejetées par leurs parents, ces personnes avaient recréé une 'famille choisie' pour survivre ensemble. C'est ce lien puissant, né de l'adversité, qui a planté la graine du film.

Comment expliquez-vous le rejet qu'elles subissent, alors qu'elles sont pourtant reconnues par la culture et la loi ?

Le rejet de la communauté kinnar – que l'on appelle aussi Hijra en Inde ou Khawaja Sira au Pakistan – repose sur une contradiction profondément hypocrite. Notre société patriarcale les accepte, mais uniquement dans un rôle strictement défini : celui d'apporter des bénédictions. Tant qu'elles se cantonnent à ce folklore, tout va bien. Mais dès qu'elles sortent de ce cadre, qu'elles élèvent la voix ou revendiquent des droits, la

société dresse une frontière invisible entre 'nous' et 'elles'. C'est exactement le même rapport que nous entretenons avec l'éléphant dans la culture hindoue. Nous vénérons le dieu-éléphant Ganesh, nous respectons l'animal, mais il n'est le bienvenu que tant qu'il reste à sa place, soumis à nos limites. S'il en sort, il devient une source de terreur.

À quel moment la comparaison entre les Kinnars et les éléphants s'est-elle imposée à vous ?

C'était pendant mes recherches pour le scénario, lors de mes discussions avec la mère du groupe. Elle m'a rappelé le conte des aveugles et de l'éléphant : chaque aveugle ne touche qu'une partie de l'animal – une patte, la queue, la trompe – et croit en définir la totalité. Elle m'a dit : 'Au Népal, on nous regarde avec la même étroitesse d'esprit. On nous réduit à des fragments : des donneuses de bénédictions, des travailleuses du sexe ou des militantes d'ONG. On ne nous voit jamais comme des êtres humains complets et complexes.' Ce constat m'a profondément bouleversé et a inspiré le titre du film. En creusant cette idée, toutes les analogies se sont alignées. La société des éléphants est matriarcale, tout comme la communauté kinnar. De plus, le conflit territorial actuel avec les éléphants est de notre faute : nous construisons nos routes sur leurs routes migratoires ancestrales, puis nous les blâmons lorsqu'ils traversent nos villages. C'est exactement ce que nous faisons aux Kinnars en envahissant leur espace tout en les excluant. C'est pourquoi j'ai choisi de tourner à Chitwan, à la lisière de la forêt : c'est le lieu géographique exact où le territoire des hommes et le couloir de migration des éléphants se percutent.

En tant qu'homme cis n'appartenant pas à cette communauté, comment avez-vous réussi à gagner leur confiance ?

C'était le défi le plus complexe de ce projet. Au début, il y avait une distance légitime : elles me percevaient comme un étranger, un opportuniste venu exploiter leur histoire pour de l'argent. Pour lever cette barrière et garantir l'authenticité du film, il n'y avait qu'un seul chemin : le temps et l'empathie. J'ai passé près de trois ans à leurs côtés, à les écouter, guidé par ma sensibilité d'auteur. Ce travail de confiance s'est aussi joué sur le plan artistique avec Pushpa (*Thing Lama*, ndlr), qui incarne Pirati à l'écran. Au départ, son jeu était très forcé, influencé par les codes exagérés de Bollywood et les formations classiques d'acting ne fonctionnaient pas. Mon rôle a été de l'accompagner pour qu'elle comprenne que son personnage n'était pas une caricature, mais

PAR PERRINE
QUENNESSON

PORTRAIT :
SÉBASTIEN VINCENT

**LES ÉLÉPHANTS
DANS LA BRUME**

UN FILM DE ABINASH BIKRAM SHAH

2/2

un être humain criant de vérité, proche d'elle. Gagner leur confiance a été un processus long, mais indispensable pour que le film sonne juste. Elles ont compris que j'avais un lien particulier avec elles.

Pourquoi avoir choisi la structure d'un thriller pour porter cette histoire ?

C'est un choix très conscient pour toucher le public népalais, habitué aux productions de Bollywood ou au cinéma grand public. Chez nous, les films de festivals sont souvent des drames très lents qui ennuiement les spectateurs. En choisissant le thriller et l'enquête autour de la disparition d'une enfant, je voulais une intrigue efficace qui tienne le public en haleine et rende le film accessible au plus grand nombre. Au-delà de l'efficacité du genre, le thriller servait mon intention d'auteur : explorer le conflit. On sait à quel point il est difficile pour n'importe quel parent de chercher son enfant disparu. Mais comment mène-t-on cette quête quand on est une mère transgenre au sein d'une famille choisie, face à une société qui refuse de reconnaître vos liens de parenté ?

Il y a aussi le combat intime de Pirati pour s'accomplir en tant que personne et pas seulement comme mère. C'était un message central pour vous ?

Oui, tout à fait. Pirati a eu le courage immense de s'affranchir des règles de la société patriarcale pour vivre son identité de personne du 3^e genre. Pour survivre, elle a trouvé refuge auprès de la communauté kinnar. C'est là tout le paradoxe que je voulais explorer : cette communauté est à la fois un espace protecteur indispensable et un nouveau lieu d'enfermement. D'un côté, le groupe offre un cadre spirituel magnifique, fondé sur la pureté et le don de soi pour bénir les autres. Mais de l'autre, ce dogme exige le renoncement aux désirs terrestres. À 40 ans, Pirati découvre l'amour et veut le vivre pleinement. Elle se retrouve alors prise au piège d'une cruelle contradiction : après avoir conquis sa liberté face au monde extérieur, elle doit maintenant se battre contre les règles étouffantes de sa propre famille d'adoption pour s'accomplir en tant que personne à part entière.

Est-ce difficile de produire un film aussi singulier et indépendant au Népal ?

Oui, c'est un immense défi. Au Népal, il n'existe aucun fonds public ni soutien gouvernemental pour le cinéma ; tout repose sur des capitaux privés qui exigent une rentabilité immédiate et privilégient les codes de Bollywood. Réunir un budget pour une œuvre centrée sur une femme transgenre, portée par des acteurs non professionnels, était presque impossible. Heureusement, la coproduction internationale (France, Alle-



« Nous construisons nos routes sur les routes migratoires ancestrales des éléphants, puis nous les blâmons lorsqu'ils traversent nos villages.

magne, Norvège, Brésil) a pris le relais. Le fait que mes précédents travaux aient été remarqués à Berlin ou Venise a rassuré nos partenaires. L'avenir s'annonce d'ailleurs plus clément : notre nouveau gouvernement, plus jeune et dirigé par un ancien rappeur, Balendra Shah, semble enfin s'ouvrir aux arts.

Visuellement, le film est sublime, notamment grâce au travail de votre chef opérateur français. Comment s'est faite cette rencontre ?

J'admirais le travail de Noé Bach, notamment sur ANIMALIA de Sofia Alaoui. Mon producteur français l'a contacté, et il a immédiatement accepté à la lecture du scénario. Pour mon premier long-métrage, j'étais entouré d'une équipe impressionnante et chevronnée, incluant le monteur Andrew Bird, fidèle de Fatih Akin. C'était intimidant pour un premier film, mais ils ont été d'une bienveillance absolue. Visuellement, nous voulions fuir l'esthétique léchée du cinéma traditionnel pour chercher une image brute, profondément intime et texturée. Notre référence absolue a été l'œuvre de la photographe Nan Goldin. Nous voulions recréer cette lumière si particulière, presque nocturne et clandestine, qui capture la marge sans jamais la caricaturer. Avec Noé et son second opérateur Cyril, nous avons utilisé ses clichés comme guide pour la palette de couleurs et la proximité de la caméra, afin de filmer les corps et les visages au plus près de leur vérité. ■